

Habiter la terre

by David Wallace wells · Language: FR

Summary by booksummaryai.com — <https://booksummaryai.com/country/fr/habiter-la-terre>

Summary

En 60 secondes

Wallace-Wells soutient que nous nous sommes raconté une histoire rassurante : celle d'un changement climatique lointain et gérable. Or la science mène vers un tableau bien plus sombre. Le réchauffement ne se manifestera pas comme une catastrophe unique, mais comme une cascade de crises qui se cumulent — chaleur, faim, noyade, feu, peste, effondrement économique — chacune nourrissant la suivante. Le plus terrifiant n'est pas un pire scénario que l'on peut écarter ; c'est la trajectoire ordinaire sur laquelle nous sommes déjà. Pourtant, l'issue reste un choix humain : le monde sera ce que nous en ferons.

Pourquoi le lire

C'est le livre qui a fait de l'angoisse climatique un langage partagé — puis, surtout, a transformé cette angoisse en question de politique et de choix. Lisez-le si vous avez déjà eu le sentiment que l'actualité climatique vous anesthésie plus qu'elle ne vous émeut, si vous voulez le tableau scientifique complet sans euphémisme, ou si vous vous demandez quelle part de votre attention cette crise mérite. C'est un livre sombre, mais son argument final est que le désespoir est une forme de capitulation, pas d'analyse.

Les idées clés

La mort par la chaleur : le plafond physique du corps

La canicule de Chicago en 1995 a tué plus de 700 personnes, dont beaucoup étaient âgées, pauvres et vivaient seules dans des appartements sans climatisation. La canicule européenne de 2003 a tué 2 000 personnes en Grande-Bretagne, 4 000 en Espagne, 7 000 en Allemagne et 15 000 en France, soit au total au moins 35 000 morts ; la plupart des victimes se trouvaient en France, où la chaleur a été imputée au manque de climatisation et à l'incapacité du système de santé à réagir. La canicule de Moscou en 2010 a fait doubler la mortalité, provoquant 11 000 décès dans la ville et 56 000 dans toute la Russie, avec des morgues débordantes et des corps entreposés dans un congélateur à viande. Ce sont les premiers chapitres d'un monde plus chaud. D'ici 2050, selon un scénario à fortes émissions, New York pourrait connaître 50 jours par an au-dessus de 90 degrés Fahrenheit, contre une moyenne historique de 15. D'ici 2100, selon un scénario d'émissions au statu quo, les jours les plus chauds des tropiques pourraient dépasser une température au thermomètre mouillé de 35 degrés Celsius, le seuil au-delà duquel le corps humain ne peut pas survivre.

Le corps humain a une limite physique absolue, et des émissions au statu quo pourraient y conduire certaines parties de la planète en l'espace d'une vie. Ce qui glace, c'est la trajectoire : les canicules que nous appelons des anomalies historiques — Chicago, Paris, Moscou — deviennent la norme en quelques décennies. Le propos du livre n'est pas que tout le monde mourra de chaleur ; c'est que notre civilisation tout entière, de l'architecture à l'agriculture en passant par la journée de travail, a été construite pour un climat qui est déjà en train de disparaître.

À essayer: Repérez qui, dans votre rue, est âgé et vit seul, et prévoyez d'aller leur rendre visite lors de la première vraie canicule de cet été — les morts de Chicago en 1995 étaient des personnes isolées que personne n'appelait.

La faim : chaque degré rogne la récolte

La canicule russe de 2010 a tué environ 55 000 personnes et dévasté les récoltes de blé : les feux de forêt ont détruit un tiers de la production de blé du pays. La Russie a interdit les exportations de céréales, ce qui a fait flamber les prix alimentaires mondiaux et contribué aux soulèvements du Printemps arabe. Voilà ce que fait un seul mauvais été. Les chiffres sous-jacents sont impitoyables : pour chaque degré Celsius de réchauffement, une méta-analyse constate que les rendements du maïs chutent de 7,4 pour cent, ceux du blé de 6 pour cent, ceux du riz de 3,2 pour cent et ceux du soja de 3,1 pour cent. Le livre indique que, sans adaptation, la production céréalière mondiale pourrait chuter de 40 pour cent d'ici 2100 selon un scénario à fortes émissions, alors même que la population croît.

L'alimentation, c'est le point où le changement climatique cesse d'être un récit environnemental pour devenir un récit géopolitique. Un seul échec régional de récolte en 2010 a contribué à ébranler le Moyen-Orient ; un déclin céréalier de 40 pour cent serait un état permanent, pas un événement. La surprise, c'est la petitesse des pertes par degré — quelques pour cent ici, quelques pour cent là — jusqu'à ce qu'on réalise qu'elles se cumulent chaque année, indéfiniment, face à une demande croissante.

À essayer: Cherchez d'où viennent vos aliments de base et notez un produit importé — blé, riz, maïs — dont la région d'origine est un grenier à l'échelle mondiale ; c'est cette chaîne d'approvisionnement qu'une seule canicule peut briser.

La noyade : deux mètres et 150 millions de personnes

L'ouragan Harvey en 2017 à Houston, au Texas, a déversé plus de 50 pouces de pluie dans certaines zones, causé 125 milliards de dollars de dégâts et déplacé plus de 30 000 personnes. C'est un avant-goût d'un monde plus humide et aux mers plus hautes. Une projection de 2017 citée dans le livre estime que, selon un scénario à fortes émissions, le niveau des mers pourrait monter de plus de 2 mètres d'ici 2100, déplaçant 150 millions de personnes. Un scénario du pire issu d'une étude de 2017 suggère que la fonte des glaces antarctiques à elle seule pourrait contribuer à plus d'un mètre d'élévation du niveau des mers d'ici 2100, l'élévation totale atteignant 2,5 mètres. Harvey a montré ce qu'une seule tempête fait à une ville américaine riche ;

les projections décrivent cette vulnérabilité multipliée sur tous les littoraux, définitivement.

L'élévation du niveau des mers est la catastrophe climatique la plus lente et la moins réversible — l'eau ne recule pas quand les émissions baissent. Ces chiffres comptent parce qu'ils ne relèvent pas de scénarios marginaux mais de projections publiées selon des trajectoires d'émissions que nous suivons encore. Ce que Houston a démontré, c'est que même les villes riches, avec de l'argent et des ingénieurs, peuvent être submergées ; la question que soulève le livre est de savoir ce qu'il adviendra des 150 millions qui ne pourront pas reconstruire.

À essayer: Consultez une carte des altitudes de votre ville ou d'une ville que vous aimez et trouvez quels quartiers se situent sous deux mètres — puis imaginez-les disparus, non inondés, disparus.

Le feu : la décennie qui brûle

L'incendie du Camp Fire, en Californie, en 2018, a détruit la ville de Paradise, tué 85 personnes, rasé près de 19 000 structures et causé 16,5 milliards de dollars de dégâts. Ce n'était pas une anomalie, mais une courbe de tendance. Depuis 2000, les feux de forêt aux États-Unis brûlent chaque année, en moyenne, deux fois plus de terres que dans les années 1990, et le coût annuel de leur combat a triplé, dépassant 3 milliards de dollars. Une étude de 2017 parue dans *Proceedings of the National Academy of Sciences* a établi que le changement climatique a doublé la superficie brûlée depuis 1984. La fumée voyage plus loin que les flammes : une étude de 2015 estimait que les fumées des feux de tourbe indonésiens avaient causé 100 000 morts prématurées en Asie du Sud-Est en une seule année.

Le feu de forêt est l'impact climatique qu'on voit au journal télévisé du soir — c'est précisément pourquoi il compte politiquement : il transforme une abstraction en fumée qu'on peut goûter. Mais le chiffre indonésien révèle le registre caché : les effets les plus meurtriers du feu sont respiratoires et régionaux, frappant des populations à des centaines de kilomètres de toute flamme. Paradise montre le point d'arrivée d'une tendance qui a déjà doublé une fois ; la question est de savoir à quoi ressemblerait un nouveau doublement.

À essayer: Si vous vivez près d'une zone à risque d'incendie, inscrivez-vous cette semaine aux alertes d'urgence locales — les habitants de Paradise avaient des minutes, pas des jours.

Océans mourants : la mer absorbe la chaleur à notre place

Les océans ont absorbé 93 % de la chaleur excédentaire produite par les gaz à effet de serre ; si toute cette chaleur se trouvait plutôt dans la basse atmosphère, les températures de l'air à l'échelle du globe seraient supérieures de 36 degrés Celsius. La facture arrive sur les récifs. La Grande Barrière de corail a subi des blanchissements consécutifs en 2016 et 2017 qui ont tué, selon certaines estimations, environ la moitié de ses coraux. D'ici 2050, 90 % des récifs coralliens pourraient être morts avec 2 degrés Celsius de réchauffement, et pratiquement tous avec 2,5 degrés ; avec 2 degrés Celsius de réchauffement, 99 % des coraux tropicaux seraient perdus. L'océan nous a protégés de la pleine force du réchauffement, et le bouclier lui-même est en train

de mourir.

Le chiffre de 36 degrés change la perspective sur tout : le climat vivable que nous habitons n'existe que parce que l'océan absorbe une catastrophe à notre place. Le blanchissement du corail est alors moins une tragédie de jolis poissons qu'un voyant d'alerte sur le tableau de bord de la planète — les récifs sont la victime visible d'une subvention invisible. Une fois que ce tampon thermique sature, le réchauffement au-dessus de l'eau s'accélère à un rythme que nous n'avons pas intégré à nos calculs.

À essayer: Choisissez un produit de la mer dépendant des récifs que vous achetez et vérifiez s'il est récolté sur les récifs ; remplacez-le cette semaine par quelque chose qui ne provient pas d'une structure en train de mourir.

Pestes : la capsule temporelle du permafrost

Une épidémie de charbon en Sibérie en 2016, qui a tué un garçon de 12 ans et contaminé des dizaines de personnes, a été reliée au dégel d'une carcasse de renne congelée depuis l'épidémie de charbon de 1941. Le sol lui-même est une archive de pathogènes : le permafrost contient 1 800 milliards de tonnes de carbone, plus du double de la quantité actuellement présente dans l'atmosphère, et son dégel pourrait libérer des quantités massives de méthane et de CO₂. Pendant ce temps, les maladies que nous connaissons démenagent. L'épidémie de virus Zika au Brésil en 2015-2016 a été associée à la microcéphalie chez les nouveau-nés et propagée par les moustiques *Aedes aegypti*, dont l'aire de répartition s'étend en raison du réchauffement des températures ; le changement climatique élargit l'aire géographique des vecteurs de maladies comme les moustiques, exposant 2 milliards de personnes supplémentaires au risque de maladies comme la dengue d'ici 2080.

Le réchauffement ne crée pas seulement de nouvelles souffrances ; il déplace les anciennes vers des populations qui n'ont ni immunité ni infrastructures pour y faire face. Le garçon sibérien est mort d'une maladie que sa région avait enterrée des décennies plus tôt — une résurrection littérale par le dégel. Ajoutez à cela des moustiques qui colonisent de nouvelles latitudes, et l'image est celle d'une planète où la carte des maladies est redessinée plus vite que la médecine ne peut redessiner ses défenses.

À essayer: Si vous vivez dans une région où la saison des moustiques s'allonge, videz cette semaine l'eau stagnante de votre jardin — l'*Aedes aegypti* se reproduit dans des bouchons de bouteilles et des soucoupes, pas dans des marais.

Un air irrespirable : une mort sur cinq

Voici un bilan de morts qui ne fait jamais la une d'aucun journal, parce qu'il est réparti entre toutes les unes : le livre cite une étude de 2018 estimant que la pollution de l'air due aux énergies fossiles cause 8,7 millions de morts prématurées par an, soit environ une mort sur cinq dans le monde. Ce n'est pas un scénario d'avenir ; c'est la facture actuelle du système énergétique que nous faisons tourner. Le livre place ce chapitre parmi les cascades parce que l'air est le seul

système climatique que nous partageons tous, chaque minute, et que la même combustion qui réchauffe la planète tue déjà à l'échelle d'une guerre mondiale, chaque année, de façon invisible.

Le chiffre de 8,7 millions fait s'effondrer la distance entre « changement climatique » et « santé publique » — la transition tue déjà des gens à un rythme que nous appellerions une catastrophe s'il s'agissait d'un événement unique. C'est le rare fait climatique qui plaide pour l'action au seul titre du présent, avant tout réchauffement futur : la décarbonation est, entre autres choses, la plus grande intervention de santé publique dont l'humanité dispose aujourd'hui.

À essayer: Consultez l'indice de qualité de l'air de votre ville pendant une semaine — une fois que vous commencez à remarquer les mauvais jours, vous ne pourrez plus jamais ignorer ce qu'une mort sur cinq cache à la vue de tous.

Effondrement économique : la Grande Dépression, pour toujours

Une étude de 2015 de Marshall Burke et co-auteurs projette qu'un réchauffement sans frein pourrait réduire le PIB mondial de 23 pour cent d'ici 2100, un impact plus grand que la Grande Dépression et permanent. Une étude de 2017 estime que d'ici 2100, dans un scénario à fortes émissions, le PIB mondial par habitant pourrait être réduit de plus de 20 pour cent par rapport à un monde sans changement climatique, les pays les plus pauvres étant les plus durement touchés. Le National Climate Assessment de 2018 (Quatrième évaluation nationale du climat) a conclu que le changement climatique pourrait coûter à l'économie américaine des centaines de milliards de dollars par an d'ici la fin du siècle, réduisant potentiellement le PIB américain jusqu'à 10 pour cent d'ici 2100. Le livre note qu'un article de 2018 a trouvé que 2 degrés Celsius de réchauffement coûteraient à l'économie américaine 1,2 pour cent du PIB, tandis que 4 degrés en coûteraient 10 pour cent.

L'économie du changement climatique brise le modèle mental que nous appliquons à tous les autres chocs économiques : les récessions finissent, celle-ci se compose. Le chiffre de Burke terrifie non pas parce que 23 pour cent serait précis, mais parce qu'il est permanent — une Grande Dépression qui ne se lève jamais, arrivant assez graduellement pour que chaque année semble survivable. L'écart entre 2 et 4 degrés — 1,2 pour cent contre 10 pour cent — est tout le débat de politique climatique compressé en deux chiffres.

À essayer: La prochaine fois que vous entendez une politique climatique chiffrée en dollars, demandez quel taux d'actualisation a été utilisé — cette seule hypothèse décide si l'économie de vos petits-enfants compte.

Conflit climatique : la sécheresse comme allumette

La guerre civile syrienne, qui a commencé en 2011, a été précédée d'une sécheresse sévère de 2006 à 2010 qui a déplacé 1,5 million de personnes des zones rurales vers les villes, contribuant aux troubles sociaux. Le livre ne présente pas cela comme la preuve que le climat a causé la guerre, mais comme une étude de cas de la façon dont le stress climatique arme le fusil. Les données systématiques confirment le schéma : une méta-analyse de 2013 a trouvé que pour

chaque écart-type de variation de température ou de précipitations, la fréquence des conflits interpersonnels augmente de 14 pour cent et celle des conflits intergroupes de 4 pour cent. De petits changements, une violence mesurable.

Le chiffre de 14 pour cent est la bombe silencieuse — non pas que la chaleur nous rende violents comme dans un film, mais qu'elle fait basculer de façon fiable davantage de disputes quotidiennes et de griefs de groupe, partout, à grande échelle. Le conflit climatique, ce n'est pas des armées se battant pour l'eau dans une scène de Mad Max ; c'est une poussée statistique appliquée à des millions d'interactions humaines, qui se multiplie en guerres. La Syrie montre le mécanisme : le climat ne déclenche pas les bagarres, il fabrique les conditions dont elles ont besoin.

À essayer: Lisez cette semaine un récit de fond sur l'exode des fermiers causé par la sécheresse syrienne — c'est l'histoire unique la plus claire de la façon dont le climat devient politique.

Systèmes : la Terre serre chaude, le point de non-retour

Le concept de « Terre serre chaude » : un article de 2018 suggère que même si les objectifs d'émissions sont atteints, les boucles de rétroaction (comme le dégel du permafrost) pourraient pousser la planète dans un état 4 à 5 degrés Celsius plus chaud que les niveaux préindustriels, avec des défaillances systémiques en cascade à travers les calottes glaciaires, le permafrost, les forêts et la circulation océanique. Le mot terrifiant est « même si » : le scénario n'exige pas que nous échouions. Il exige seulement que les propres systèmes de la Terre, une fois poussés au-delà des seuils, prennent le relais du réchauffement — verrouillant la chaleur bien au-delà du contrôle humain.

C'est l'idée qui distingue le changement climatique de tout autre problème politique : il peut exister un point où les choix humains cessent de compter, où les rétroactions de la planète deviennent le moteur et où nous ne sommes que des passagers. La plupart des débats politiques traitent le réchauffement comme un cadran que nous pouvons ajuster à tout moment ; la Terre serre chaude dit que le cadran a un cliquet. Cela transforme l'urgence de la rhétorique en une échéance physique — le coût de l'attente n'est pas seulement plus de réchauffement, c'est potentiellement l'abandon complet du contrôle du thermostat.

À essayer: Choisissez une boucle de rétroaction — permafrost, calottes glaciaires, forêts — et passez vingt minutes cette semaine à lire comment elle s'auto-amplifie ; vous n'entendrez plus jamais « 2 degrés » comme un chiffre sûr.

L'Église de la technologie : la fantaisie de la capture du carbone

L'échappatoire sur laquelle reposent la plupart des plans climatiques est la technologie à émissions négatives — des machines et des processus qui aspirent le carbone hors du ciel. Même si les technologies à émissions négatives fonctionnent, elles devraient retirer 10 milliards de tonnes de CO₂ par an d'ici 2050 et 20 milliards d'ici 2100. Cela nécessite une industrie trois fois plus grande que l'industrie actuelle des combustibles fossiles. Le chapitre est sceptique

quant aux solutions de géo-ingénierie comme la gestion du rayonnement solaire (SRM), notant des conséquences involontaires comme la perturbation des régimes météorologiques régionaux.

Les mathématiques des émissions négatives sont l'endroit où l'optimisme climatique va se faire auditer. Nous avons discrètement inscrit une industrie hypothétique dans les plans officiels du monde comme si elle existait déjà — pariant le budget de la planète sur une technologie qui doit dépasser l'échelle de toute l'économie pétrolière, à l'envers, dans un délai impératif. Le point le plus profond du chapitre porte sur la foi : le solutionnisme technologique fonctionne comme une religion précisément parce qu'il nous permet de reporter le règlement politique que les chiffres exigent.

À essayer: La prochaine fois qu'un plan climatique mentionne la « neutralité carbone », demandez quel pourcentage du « net » est une technologie de capture qui n'existe pas encore à l'échelle — puis vérifiez la date promise.

Capitalisme de crise : la machine à profit ne peut pas freiner

Le livre se retourne contre son propre moteur économique : la logique du capitalisme — profit à court terme, coûts externalisés sur quiconque est en aval — est fondamentalement incompatible avec la planification à long terme qu'exige le changement climatique. L'injustice est déjà mesurée : les 10 pour cent les plus riches de la population mondiale sont responsables d'environ la moitié des émissions mondiales de carbone, tandis que la moitié la plus pauvre n'en est responsable qu'à hauteur de 10 pour cent. Les gens qui ont brûlé le carbone ne sont pas ceux qui se noieront, mourront de faim et fuiront en premier. Un système conçu pour actualiser l'avenir se voit demandé de le sauver.

C'est le diagnostic structurel du livre : le changement climatique n'est pas une défaillance du marché que nous pouvons réparer mais une logique de marché fonctionnant exactement comme prévu — privatisant les gains, socialisant les pertes à travers les décennies et les continents. L'asymétrie des émissions en fait aussi la question centrale de justice du siècle. Ce qui surprend les lecteurs, c'est que le livre ne conclut pas que le capitalisme doit simplement être aboli ; il conclut que toute solution doit délibérément passer outre l'horizon temporel du marché, parce que le marché n'en développera jamais un.

À essayer: Tracez cette semaine un fonds de pension ou un fonds indicel que vous possédez jusqu'à ses principaux émetteurs de carbone — votre propre argent se trouve probablement dans la moitié des émissions des 10 pour cent les plus riches.

Raconter : nous avons les faits, il nous manque le récit

Wallace-Wells écrit : « Le problème n'est pas que les faits nous manquent. Le problème est qu'il nous manque le récit. » La science nous donne des chiffres — des degrés, des pourcentages, des parties par million — mais les chiffres ne transforment pas la peur en dessein. Le livre lui-même est une tentative de construire ce récit : non pas une fable à la fin heureuse, mais un récit assez

honnête sur l'ampleur de l'enjeu pour faire du présent le moment décisif qu'il est.

C'est à la fois l'aveu du livre et sa méthode. Chaque graphique sur le réchauffement est disponible depuis des décennies, et les comportements n'ont pas bougé — parce que les humains n'agissent pas sur des tableaux de chiffres, ils agissent sur des récits avec des méchants, des enjeux et un rôle pour eux-mêmes. Cette intuition va à contre-courant de toute la tradition de la communication climatique : plus de données n'aidera pas. Ce qui manque n'est pas l'information mais le sens — un récit dans lequel cette génération est la protagoniste plutôt que le spectateur.

À essayer: Cette semaine, racontez à quelqu'un un fait climatique tiré de ce livre comme une histoire — avec un lieu, une personne, un enjeu — et observez si elle touche autrement qu'une statistique.

Le principe anthropique : le monde sera ce que nous en ferons

Depuis 1992, année du Sommet de la Terre de Rio, plus de la moitié de toutes les émissions industrielles de CO₂ ont été relâchées dans l'atmosphère. Nous savions, et nous avons accéléré. Pourtant, la même période montre que le discours peut évoluer vite : la « fenêtre d'Overton », comme cadre pour penser les déplacements du débat climatique — des propositions jadis jugées radicales, comme le Green New Deal proposé par Alexandria Ocasio-Cortez, ont glissé vers le courant principal en 2018. Wallace-Wells écrit : « Le monde sera ce que nous en ferons. C'est peut-être là la part la plus effrayante. » Aucun destin, aucun sauvetage, aucun scénario — juste nous.

La fin du livre refuse à la fois le désespoir et le réconfort. La statistique de Rio prouve que les humains sont capables de tout savoir et de ne rien faire ; le Green New Deal prouve que le politiquement possible peut se transformer en une seule année. Il nous reste alors une liberté inconfortable : il n'existe aucun mécanisme planétaire qui nous sauvera ou nous condamnera — seulement des choix, faits tard, faits imparfaitement, faits par nous. La part la plus effrayante n'est pas la science. C'est que l'issue dépende véritablement de nous.

À essayer: Choisissez une politique climatique — locale, nationale ou d'entreprise — et envoyez cette semaine un message à son sujet ; la fenêtre d'Overton bouge parce que des individus continuent de la pousser.

Les meilleures citations

- "Le problème n'est pas qu'il nous manque des faits. Le problème est qu'il nous manque une histoire." - David Wallace-Wells

- "Le monde sera ce que nous en ferons. C'est peut-être là la partie la plus effrayante." - David Wallace-Wells

Limites

Wallace-Wells est journaliste, pas scientifique, et le livre met délibérément en avant les projections les plus pessimistes — des critiques ont fait valoir qu'il peut donner l'impression de trier sur le volet le haut des fourchettes d'incertitude, et certaines données chiffrées citées ont été débattues ou révisées depuis 2019. La structure en cascade, aussi puissante soit-elle, peut brouiller la distinction entre impacts probables et risques extrêmes de queue de distribution. Le livre consacre en outre peu de place à l'adaptation et aux solutions concrètes, son projet étant de briser la complaisance plutôt que de tracer la voie à suivre. À lire comme une provocation fondée sur de vraies études, non comme un pronostic équilibré.

En une phrase

Le changement climatique n'est pas une catastrophe unique mais toutes les catastrophes à la fois, qui se cumulent — et puisque le monde sera ce que nous en ferons, le seul scénario vraiment effrayant est celui que nous choisissons.

Pour qui

Tous ceux qui ont senti l'actualité climatique leur glisser dessus — ce livre rend l'enjeu impossible à oublier. Indispensable aux étudiants, journalistes, investisseurs et électeurs qui veulent le tableau scientifique complet sans euphémisme, et à tous ceux qui s'interrogent sur la part d'attention que cette crise mérite dans leur vie.